

Fin de partie

Le début de saison est la plus belle période pour les amateurs de football. C'est le moment du retour au stade après un été que l'on a forcément trouvé un peu trop long. Comme il fait beau et chaud, on peut afficher ses couleurs en se disant qu'on a eu raison de s'offrir le nouveau maillot hors de prix de son équipe préférée, même s'il ressemble beaucoup à celui de la saison précédente. Le jour du match, on retrouve sa tribune et ses amis, les émotions que suscitent le jeu et les espoirs que l'on nourrissait déjà au coup d'envoi de l'été d'avant, et tant pis s'ils se sont évanouis après quelques matchs seulement. Juillet est le mois de tous les possibles pour ceux qui aiment le football en général, et une équipe en particulier.

L'autre période qui ravit chaque fan intervient en avril. Il n'est plus question de rêver cette fois, mais de se confronter à la réalité froide et mathématique des chiffres, car le classement ne ment pas. Le moment est passionnant parce que les enjeux sont partout: on lutte pour le titre, l'Europe ou le maintien, et avec un peu de chance, il reste une Coupe à disputer. A cet instant de la saison, soit on a peur, soit on rêve. Parfois, on a même peur de rêver, tant on est proche d'un objectif que l'on pensait inaccessible.

En tant que fan de football, j'ai connu ces débuts de saison enchanteurs et n'en ai gardé que de bons souvenirs. C'est un peu différent pour les mois d'avril. D'abord parce qu'il faut bien avouer que mes deux équipes de coeur, Neuchâtel-Xamax et la Sampdoria de Gênes, ont rarement l'occasion de se battre pour un trophée au printemps; ensuite et surtout, parce que c'est un jour d'avril que mon histoire personnelle avec le football a pris une teinte sombre.

Nous sommes en 2024. Le PSG vient d'éliminer le FC Barcelone grâce à un doublé de Kylian Mbappé. Il rêve encore de remporter la première Ligue des champions de l'UEFA de son histoire. Aux côtés du Paris Saint-Germain, il n'y a comme souvent que des grosses équipes dans le dernier carré de la plus prestigieuse des Coupes d'Europe: le Real Madrid, le Borussia Dortmund et le Bayern Munich. J'ai déjà mes places pour la finale, qui doit se disputer le 1^{er} juin au Stade de Wembley. Je dois y aller avec mon papa Silvano (dit «Nonno») car c'est une tradition chez nous: on assiste à chaque finale depuis 30 ans. Mais cette année, je ne suis pas aussi serein que par le passé. C'est la raison pour laquelle je me rends chez mon papa, dans la maison qu'il a construite de ses mains en 1970, et qu'il occupe seul depuis le décès de ma maman Caterina un an plus tôt. Lui et moi avons des choses à nous dire.

Je retrouve le «Nonno» au salon. Face à moi, il se tient droit, digne. Son regard, surmonté de sourcils poivre et sel, est fixe, à la fois curieux et concentré, dans l'attente de quelque chose à venir. Je lui explique que son état de santé m'inquiète. Mon papa a 89 ans et des problèmes de mobilité qui affectent

chacun de ses déplacements. Dans ces conditions, voyager dans une grande ville européenne comporte des risques, même si j'ai essayé de les limiter en réservant un hôtel à seulement 300m de Wembley.

Je demande à mon papa s'il se sent apte à voyager à Londres cette année pour assister au match. Je me fais un devoir de lui poser la question car je sais pertinemment que lui ne serait jamais venu sur le sujet. Il aurait eu peur de me décevoir en envisageant de déclarer forfait. Et puis, il n'a pas pour habitude de partager ses émotions. Il préfère les garder pour lui plutôt que de s'en ouvrir ou, pire encore selon sa conception des choses, de se plaindre. Son éducation, sa trajectoire de vie, son métier ont fait de lui un homme à la fois discret, humble et dur au mal. Il serait prêt à tout affronter, ou presque, dans la difficulté. Je sais que si je ne viens pas moi-même sur le sujet, il préparera son voyage à Londres comme d'habitude.

Il ne peut ignorer pourtant que cette discussion doit avoir lieu. On ne peut pas partir sans se demander si c'est vraiment raisonnable, et surtout s'il se sent le courage de marcher jusqu'au stade, puis d'en gravir les marches, avant de faire le trajet retour dans la cohue qui suit la partie, tard le soir.

Notre discussion ce jour-là dure deux heures. Elle est franche mais respectueuse. On se dit les choses avec bienveillance. Entre ses phrases, mon papa se racle la gorge, une habitude prise avec le temps. Il hésite beaucoup. Le cœur le dispute à la raison. Il m'explique par moment qu'il se sent bien et qu'il veut venir puis, l'instant d'après, qu'il n'est pas en capacité de

voyager et que ce n'est pas raisonnable. Il dit «venir» et «raisonnable» avec la prononciation caractéristique des Italiens d'origine, ces émigrés qui roulent les «r» même quand ils vivent en Suisse depuis longtemps, comme s'ils se faisaient un devoir de conserver ce signe distinctif qui les rattache à leur pays d'origine. Son français est très bon, mais il lui arrive aussi de parler italien avec moi. Nos discussions se sont toujours tenues à la frontière entre sa langue d'origine et celle qu'il a apprise pour réussir sa vie dans un pays qui n'était pas le sien, et dans lequel les gens comme lui n'étaient pas forcément les bienvenus⁵.

Après notre longue entrevue, nous nous quittons sans prendre de décision définitive. On se laisse le temps de la réflexion, car il ne s'agit pas seulement de décider si l'on va voir un match de football ou pas: on sait que si on prend la décision de ne pas partir ensemble pour voir cette finale, on n'en verra plus d'autres dans le futur. C'est donc un point de bascule. Nous avons déjà atteint notre objectif en assistant aux 30 dernières finales de la Ligue des champions, mais ça n'a pas vraiment d'importance à ce moment-là. Quand mon papa me demande mon avis, quand il veut savoir si je l'estime en capacité de poursuivre notre formidable aventure, je suis obligé de lui parler du voyage de l'année dernière. «Souviens-toi de ce que nous avons vécu à Istanbul.» Ce jour-là, j'ai connu l'une des plus grandes frayeurs de ma vie.

⁵ Dans les années cinquante et après, les émigrés italiens étaient souvent perçus comme une main d'œuvre peu qualifiée venant envahir le marché du travail. Ils suscitaient une forte défiance et subissaient parfois du racisme.

Cette finale s'est disputée le 10 juin 2023, soit moins de deux mois après le décès de ma maman le 24 avril. Caterina, dite «Rina», a vécu auprès de mon papa jusqu'à son dernier souffle. «Nonno» avait pour habitude de descendre dans la cuisine chaque matin pour préparer le café de sa femme. Il l'appelait ensuite pour lui dire que sa tasse encore fumante était prête, et qu'elle pouvait se rendre au déjeuner. Ma maman, ce matin là, lui a répondu comme à son habitude: «J'arrive!». Elle s'est ensuite installée sur le monte-escaliers pour le rejoindre à l'étage inférieur. Puis plus rien. Plusieurs minutes se sont écoulées sans que mon papa ne voie son épouse arriver. Préoccupé par son absence, il a décidé d'aller à sa rencontre, et l'a découverte assise sur le monte-escaliers, terrassée par une crise cardiaque dans sa 91^e année.

Il est difficile de savoir à quel point la disparition de «Rina», la seule et unique femme qui l'a accompagné dans la vie, a affecté mon papa. Il est certain que cela a été un immense choc pour lui. Il est possible aussi que ce décès ait joué un rôle dans ses difficultés de déplacement qui se sont accrues à cette époque. Ce qui est certain, c'est que nous n'avons jamais remis en question l'idée de voyager dans la ville turque pour assister au match entre Manchester City et l'Inter Milan quelques semaines après la mort de «Rina». Ce séjour avait même une portée «thérapeutique» car c'est dans ces moments-là, lorsqu'un malheur frappe une famille, que la complicité entre ses membres est la plus précieuse. Etre ensemble dans les semaines qui ont suivi le décès de ma maman était peut-être la meilleure façon de se soutenir mutuellement. Cette année-là, et pour la première fois, c'est d'ailleurs moi qui ai aidé mon papa

à faire sa valise avant le départ en Turquie, une tâche qu'il avait accomplie avec ma maman lors des 29 précédentes finales.



Mes parents ont passé leur vie ensemble.

Comme pour chaque finale, le but de notre séjour n'était pas seulement d'assister au match, mais aussi de découvrir la ville et sa région, de s'immerger dans la culture locale. Pour pouvoir visiter un maximum de monuments sans devoir marcher plusieurs kilomètres ou passer des heures dans les transports en commun de la tentaculaire «perle du Bosphore», j'avais réservé une chambre au Azra Sultan Hotel & Spa, un

établissement située à 400m seulement de la mosquée Sainte-Sophie, sans savoir que cette stratégie de l'hyper-centre allait se retourner contre nous.



Mon papa et moi devant la mosquée Sainte-Sophie à Istanbul.

Le jour du match, j'ai demandé au chauffeur chargé de nous conduire au stade à quelle heure il fallait que nous quittons l'hôtel. Sa réponse m'a sidéré: «vers 16h», m'a-t-il assuré, expliquant que les inévitables bouchons allaient fatalement ralentir notre progression dans la ville. 16h, c'était 6h avant le coup d'envoi de la partie, puisque le match débutait à 22h heure locale. Cela faisait tôt, mais nous n'avions pas le choix, le stade Atatürk étant situé à 25 kilomètres du centre. Or nous devons traverser la moitié de la ville vers l'ouest. Si nous voulions avoir une chance de ne pas rater le plus grand match

de la saison, il était préférable d'écouter les conseils avisés de notre chauffeur. Il connaissait parfaitement Istanbul et savait très bien qu'un flot dense et ininterrompu de voitures encombraient chaque jour, et même chaque nuit, les artères de la ville.

Ce qu'il n'avait toutefois pas prévu, et nous non plus, c'est que de nombreux accès seraient fermés tout autour de cette enceinte dessinée par les mêmes architectes que ceux du Stade de France. Le chauffeur n'a eu d'autre choix que de nous déposer à près de 3 km de l'entrée des tribunes. Une navette, mise en place par les organisateurs, nous a certes rapproché du stade, mais il nous restait au moins 1500m pour l'atteindre. Je me suis dit à ce moment-là que la partie était perdue pour nous. J'ai pensé que mon papa n'aurait pas la force de marcher jusqu'au stade et que cette partie allait nous échapper. Nous ne



Ramazan est venu en aide à mon papa avant la finale.

verrons jamais ce match, cette 30^e finale de Ligue des champions ensemble – un chiffre symbolique que nous avions rêvé d'atteindre. Par chance, nous n'étions pas seuls. Nous avions notre chauffeur avec nous, un certain Ramazan. Il a décidé de prendre les choses en mains et de nous venir en aide. Il nous a demandé de patienter pendant qu'il s'occupait de nous trouver une solution et de fait, moins d'une heure plus tard, il est apparu en poussant une chaise roulante destinée à transporter mon papa. Je ne sais pas comment il a fait pour se la procurer, à quelle

porte il a frappé ni quelle explication il a fourni. Ce qui est certain, c'est qu'en nous aidant de bon cœur, il nous a permis d'atteindre le stade sans la moindre difficulté. Je lui ai dit «tesekkur ederim» plusieurs fois, «merci» et «merci» encore. Mais il y avait quelque chose de plus que je pouvais faire pour lui témoigner de ma reconnaissance, et je n'ai pas hésité une seule seconde.

Lorsque nous sommes arrivés aux portiques d'entrée, j'ai ouvert un logiciel de traduction pour m'adresser à notre chauffeur et lui demander s'il voulait assister au match. Je savais que c'était un fan de football et qu'il n'avait pas les moyens de se procurer un billet. Les places pour la finale coûtent cher et les salaires en Turquie ne sont pas très élevés, surtout quand on est chauffeur de taxi dans une ville aussi onéreuse qu'Istanbul. «Tu es sérieux?!», m'a-t-il lancé, incrédule, précisant qu'il n'avait pas les moyens de me rembourser. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, que le billet lui était offert de bon cœur.

Chaque année, pour la finale de la Ligue des champions, je demande un peu plus de places pour être sûr d'en obtenir deux et cette fois, j'en avais quatre au total. C'est avec plaisir que je lui en ai offert une, en remerciement de tous ses efforts. Comme il aurait de toute façon dû nous attendre pour nous ramener à l'hôtel après la partie, il passerait une meilleure soirée dans les tribunes avec nous que seul dans son véhicule.

L'aventure n'était toutefois pas terminée, puisqu'avant le coup d'envoi du match, il nous a encore fallu porter la chaise de

mon papa dans une partie du stade qui n'était pas celle réservée aux supporters à mobilité réduite, donc truffée de tourniquets et d'escaliers. Lorsque nous sommes enfin arrivés dans notre secteur, et que mon papa n'avait plus qu'à emprunter les quelques marches qui le séparaient de sa place, il s'est arrêté net. «Je ne peux pas descendre», a-t-il dit, désolé. Ramazan a essayé de parlementer avec un steward pour lui trouver une place et c'est sur un siège réservé aux spectateurs de dernière minute, pile à hauteur de l'entrée, que mon papa a finalement pu s'asseoir.



Mon papa et moi quelques instants avant le début du match.

Notre chauffeur et moi-même avons rejoint les places qui nous étaient attribuées, parmi les meilleures que j'aie jamais eues en finale: nous étions situés en latérale, en surplomb du staff de Manchester City, des réservistes et des accompagnants. Les joueurs n'étaient qu'à quelques mètres de nous et si nous tendions bien l'oreille, nous pouvions entendre les dernières consignes que transmettaient les capitaines Ilkay Gundogan (Manchester City) et Marcelo Brozovic (Inter Milan) à leurs coéquipiers.

La partie a débuté mais je ne la suivais que d'un œil distrait. La rencontre n'était pas très spectaculaire. La première mi-temps a été tactique, avec trois frappes cadrées et deux occasions seulement. Pendant que les 22 joueurs disputaient l'un des matchs les plus importants de leur vie, je ne cessais de me retourner vers mon papa pour savoir comment il allait, s'il se sentait bien. Intérieurement, je ne vivais pas cette finale comme les autres. J'étais inquiet pour «Nonno», et il me manquait.

D'ordinaire, nous suivons les matchs côte à côte. Nous échangeons sur ce que l'on voit, sur les gestes techniques ou encore sur l'ambiance. Mon papa se montre très vite critique, car il ne peut s'empêcher de faire un rapprochement entre la rémunération d'une personne et son activité. Il a été maçon toute sa vie, il se levait tôt par tous les temps et travaillait jusqu'à dix heures par jour pour un maigre salaire. Sa vie a été façonnée autour de l'effort et de la discipline, soit les prismes à travers lesquelles il observe la société. Selon sa lecture des choses, c'est scandaleux quand un joueur qui perçoit des

millions pour exercer son métier se roule par terre ou râle auprès de l'arbitre. Moi, je ne rentre pas en matière sur ce genre d'analyse, même si je conçois comme lui que les rémunérations des footballeurs sont exagérées. Je suis plutôt sensible aux à-côtés exaspérants du football, à ce qui pourrit la bonne tenue d'un match (simulations, réclamations, etc.) Je suis capable d'apprécier le *catenaccio*⁶, c'est une tactique après tout, mais la *Commedia dell'Arte* sur le terrain, ça non!

A la mi-temps de la partie, alors que le score était encore nul et vierge (0-0), j'ai été voir mon papa un peu plus haut. Il n'avait pas l'air du tout affecté par la situation. C'était même tout le contraire: il avait apprécié le match jusque-là, et j'imagine qu'en bon supporter du Milan AC, il se réjouissait particulièrement de voir les Intéristes dominés par les Mancuniens. La sérénité qu'il dégageait tranchait avec mon inquiétude. J'étais bien plus préoccupé pour lui qu'il ne l'était lui-même, et ça n'allait pas s'arranger en seconde période.

Il paraît que Rodri a marqué le seul but du match (1-0). Une réussite importante à la fois pour son équipe, vainqueur de sa première «Coupe aux grandes oreilles» et auteur d'un triplé historique (Premier League, FA Cup et Ligue des champions), et pour lui: c'est en effet en brillant dans les grands matchs que le génial espagnol remportera le Ballon d'Or un an et demi plus tard, au terme d'une cérémonie boycottée par le Real Madrid, fâché que la récompense suprême ne revienne pas à son joueur vedette Vinicius Jr.

⁶ Le terme *catenaccio* vient de l'italien et signifie *verrou*. En football, il définit une tactique basée sur une rigueur défensive et une maîtrise de la contre-attaque.

A vrai dire, je ne me souviens même plus du but décisif de Rodri. Ce dont j'ai gardé en mémoire, c'est ce que nous avons vécu après le match.

Comment atteindre le parking situé à 3 km en même temps que les 80'000 spectateurs quittant le stade? C'était impossible. Il a donc fallu attendre que l'enceinte se vide, ce qui a pris plus d'une heure et demi. Puis nous avons dû trouver une chaise roulante en urgence, mais il n'y avait plus personne, parmi les employés de l'organisation, pour nous venir en aide. Ramazan a fini par en débusquer une de l'autre côté du stade, après une heure d'effort, mais nous n'avons pas pu aller bien loin avec la chaise puisqu'il a fallu la laisser aux portes de sortie de la tribune. On aurait passé la nuit sur place si notre chauffeur n'avait pas réussi à arrêter une voiture de police! Après avoir expliqué la situation aux agents, ceux-ci ont accepté de nous conduire au parking, où Ramazan a pu récupérer sa voiture pour nous ramener à l'hôtel. Nous y sommes arrivés près de 4h après le coup de sifflet final, exténués.

Nous ne rêvions que de retrouver notre lit. Du moins c'est ce que je croyais, car lorsque j'ai voulu monter en chambre, mon papa a fait signe d'attendre. Le réceptionniste venait de lui proposer un thé⁷, que «Nonno» avait accepté avec enthousiasme, reposé après avoir dormi durant le trajet entre le stade et l'hôtel.



⁷ L'hospitalité turque se manifeste souvent par l'offre de thé et de café, qui est un signe de bienvenue et d'amitié.

Au terme du match, Rodri a confié aux journalistes présents sur place que la partie n'avait vraiment pas été facile. «Les finales sont comme ça: il y a des émotions, de la nervosité.» Il avait tout à fait raison: même si je n'avais pas joué une seule minute du match, j'étais passé par toutes les émotions ce soir-là, et j'avais ressenti beaucoup de nervosité durant la rencontre. Dans les jours qui ont suivi, je me suis dit que je n'avais plus envie de revivre cette tension, cette peur, lors de la prochaine finale de Ligue des champions. Puis les mois ont passé, mon papa et moi avons eu le temps d'oublier un peu ce qu'il s'était produit à Istanbul. On a fini par se convaincre que tout était de l'histoire ancienne, que ça ne se reproduirait pas, mais ce n'était pas aussi simple que cela.

Voilà où nous en sommes lorsque nous nous voyons quelques semaines avant le match de Wembley pour décider s'il est raisonnable ou non de tenter à nouveau l'aventure, de vivre une 31^e finale ensemble malgré les problèmes de déplacement du «Nonno». On se laisse un peu de temps pour y réfléchir et lorsque l'on se revoit le surlendemain, mon papa fait très vite le choix qui selon lui s'impose: il renonce au voyage. Je lui rappelle que je suis prêt à tout faire pour le mettre dans les meilleures conditions, pour qu'il puisse assister au match sans trop d'effort, mais il m'explique qu'il ne se sent pas en capacité d'entreprendre ce déplacement, et je pense qu'il a raison. J'aurais aimé obtenir des places handicapés pour le match, mais les billets sont si difficiles à trouver pour les grandes affiches que je n'ai eu «que» des places en tribune. Et même avec mon hôtel réservé près du stade, il allait falloir encore marcher plusieurs centaines de mètres parmi la foule de

supporters, puis gravir et descendre des escaliers, à l'aller comme au retour. Avec la condition physique de mon papa, ce trajet s'apparentait à une expédition qu'il n'était pas certain de réussir.

Renoncer à cette finale est dur à accepter pour tous les deux. Je prends conscience à ce moment-là que c'est la fin d'une formidable aventure, que mon papa et moi ne verrions jamais plus de finale de Ligue des champions ensemble, alors que nous n'en avons pas manqué une seule depuis 1993 et le fameux coup de tête de Basile Boli. Un «jour de gloire», comme l'avait titré *L'Equipe* au lendemain du sacre des Olympiens.

Le plus rageant tient dans les raisons qui poussent mon papa à renoncer. Ses jambes ne le portent plus comme avant. Pourtant, son esprit est toujours aussi vif: il a gardé l'âme du supporter et aime toujours le jeu de ballon. On se dit qu'une solution aurait pu être trouvée, qu'il aurait bien dû y avoir un moyen de l'emmener au stade de Wembley, mais nous sommes tous les deux conscients que ce n'est pas raisonnable. Aussi, une fois que la décision est prise, je m'empresse de partir. Je ne veux pas que nous retournions le problème une fois de plus dans tous les sens alors que nous savons que le plus juste est de renoncer, et je ne souhaite pas davantage que mon papa voie la peine qui est la mienne à ce moment-là.

La situation m'empêche toutefois de ruminer ma déception trop longtemps. J'ai quatre billets pour la finale qui opposera le Borussia Dortmund au Real Madrid, mais plus personne avec

qui y aller. Il me faut donc trouver une solution. Laisser un siège de libre à mes côtés? Pourquoi pas. Trouver un ami avec lequel voyager? C'est une autre possibilité. Le temps presse, la finale étant dans quelques semaines. Comme souvent, la solution viendra d'ailleurs, là où je ne l'attends pas. Mais avant de vous révéler la suite -et la fin- de cette histoire, laissez-moi vous raconter qui est mon papa et comment lui et moi en sommes venus à aimer le football.